

DANS
L'ATTENTE
DE TOI

Du même auteur :

L'Art français de la guerre,
Paris, Gallimard, 2011

Élucidations. 50 anecdotes,
Paris, Gallimard, 2013

Le Monde au XXI^e siècle, utopie pour après demain,
PUF, coll. «La Vie des idées», 2013 (collectif)

Son visage et le tien,
Paris, Albin Michel, 2014

Jour de guerre, reliefs de 1914-18,
Boulogne-Billancourt, France,
Éditions du Toucan, 2014

La Nuit de Walenhammes,
Paris, Gallimard, coll. «Blanche», 2015

Les Mémoires dangereuses, (avec Benjamin Stora),
Paris, Albin Michel, 2016

Dans l'attente de toi
se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2016
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

ALEXIS
JENNIN
DANS
L'ATTENTE
DE TOI



L'ICONOCLASTE

« Ce qui distingue à ce moment-là
la personne de Jacques,
ce n'est toujours pas son image,
c'est ce très discret geste qu'il eut,
cet effleurement de mon poignet
avec le dos de son index. »

Catherine Millet

« La main et le regard, il n'est jamais
question que de cela dans la vie,
en amour, en art. »

Jean-Philippe Toussaint

« La vue est donc une espèce
de toucher qui ne s'étend que sur
les objets différents de notre visage,
et éloignés de nous. »

Denis Diderot

Dire ce qui importe

Les livres naissent de ce que l'on ne sait pas dire. Si on savait, on dirait, et il n'y aurait pas de livres; on n'y penserait même pas. Mais voilà, on ne sait pas dire, et c'est une inquiétude, puis très vite un manque, et enfin un désir; et le livre vient, qui est tout entier l'effort pour dire, bien que l'on ne puisse pas. Cela n'empêche pas d'essayer, d'échouer toujours, et d'essayer encore; le livre qui s'écrit est la trace de ces essais. C'est bien sûr valable pour tous les livres, mais pour celui-là auquel je m'efforce, j'ai le souvenir exact du moment où il est né, ce moment précis où je n'ai pas trouvé les mots, où je n'ai pas su dire combien tu étais belle, d'une forme de beauté si particulière que je n'avais pour la dire aucun mot disponible.

C'était au matin, au moment où je me réveille brusquement et où je ne dors plus, où je reste les yeux

grands ouverts à regarder la nuit disparaître. Dans la lumière d'aluminium qui glissait par les fentes du volet, le volet roulant que nous ne roulons pas jusqu'au bout pour ne pas trop serrer les fentes, qu'elles restent un peu béantes et que nous parviennent à l'aube un peu de cette lumière comme un métal doux, je t'ai vue lentement apparaître, dans cette lueur tendre qui peu à peu s'éclaircissait, j'ai vu se découper la courbe de ton épaule, la courbe ample de tes fesses, la ligne nette de ta nuque. Tes formes élégantes tout près de moi émergeaient en tracés luisants sur les désordres du lit, sur la couette molle et obscure déformée par la nuit. Tu dormais encore. J'avais la main vers toi, je la posais sur ton épaule, je parcourus ta peau qui brillait dans l'ombre. Je n'appuyais pas, je ne saisisais rien, je passais simplement ma main, je t'effleurais ; et je ressentis l'extrême beauté de ta peau.

Je ne parle pas ici de douceur, de fraîcheur, de la tendre chaleur du sommeil, je parle de beauté, et je n'ai pas su comment la dire. Un sentiment esthétique intense me transporta au moment où je posai ma main sur ta peau, sans rien faire d'autre, sans rien vouloir d'autre, un sentiment profond qui avait cette dimension étrange des sentiments esthétiques,

qui exaltent et qui comblent, et qui continuent après avoir comblé de procurer une exaltation inépuisable. Le sentiment de la beauté est très particulier, il donne à boire et étanche la soif, il entretient la soif et il redonne toujours à boire. La beauté emporte dans un ravissement profond et paradoxal, qui reste identique à lui-même, et n'arrête jamais.

Ce matin-là, très tôt, j'avais posé doucement la main sur toi, tu avais frémi dans ton sommeil, et je n'ai pas su comment dire ; je n'ai pas su trouver le mot qui aurait dit le plaisir que j'avais à t'effleurer sans presque rien voir et sans rien désirer de plus, à suivre du doigt ton apparition dans la lumière de l'aube qui ébauchait lentement tes courbes ; je n'ai pas su trouver un mot qui aurait dit le bonheur très précis que j'éprouvais à te sentir par ma paume, par le bout de mes doigts, par mes bras entiers, par toute la peau de ma poitrine. Je n'ai pas su dire le plaisir de ton contact, dont j'avais pourtant une image claire et précise, mais comme une poignée d'eau, fraîche, dense, et fuyante dès qu'on essaie de la saisir. J'ai réalisé un matin précis que je ne savais pas dire ta beauté, j'en avais le sentiment précis, mais il me laissait sans voix.

Pourtant l'amour est volubile, *Je t'aime, etc.*, cela n'arrête pas. Il s'épanche sans difficulté : on en fait des déclarations, de petits messages, de mauvais livres. L'amour est prolixe quand il est sentimental, car ainsi il n'est fait que de verbe. L'amour sentimental est un récit que l'on marmonne, que l'on invente, que l'on partage, il est de la matière dont on fait les livres, alors il coule tout seul, il envahit les pages, il suffit d'écrire sous la dictée. L'amour sentimental est un récit et il est facile d'en faire le récit, tout doucement à l'oreille ou dans d'innombrables poèmes qu'il est sage de brûler ensuite, il n'est pas de différence entre ce qu'on en vit et ce qu'on en dit, on passe de l'un à l'autre, on mélange tout, on en vient à confondre, et c'est là le bonheur. On s'enivre de verbe, cela réjouit, les alcools se suffisent à eux-mêmes, on s'aime, on le dit, on bavarde, les corps ne sont pas si graves, un peu absents, pas si nécessaires. On aime.

L'amour charnel ne s'entend pas, mais il est très subtil, très profond, très délicat ; il est très grandiose et très spirituel, et muet ; il est fait de sensations et d'actes, dont il est difficile de parler. L'amour charnel se fait en silence, ou avec de petits cris, avec des mots sans suite lancés comme des fusées dans la nuit, des mots intenses poussés par leur flamme, qui s'éteignent

vite, et ne restent plus que des papillotements sur la rétine, des lucioles épuisées voletant tout près des yeux avant de s'éteindre ; et quand, pantelants, on s'étend sur le dos en sentant partout son cœur battre, dans le cou, dans le ventre, dans les poignets, en sentant le souffle qui peine comme si on avait couru alors qu'on n'est pas allé très loin, on se demande comment raconter ça. On sait qu'on a vécu intensément, et pleinement, mais ce qui a eu lieu n'est pas de la nature du langage. Les mots que l'on connaît sont un filet à trop grosses mailles, incapables d'attraper quelque chose de ce qui évoluait dans un silence heureux parmi les corps.

Le mieux est de n'y plus penser, de s'endormir heureux, de recommencer le lendemain, et encore, et encore. Mais je m'obstine, car le langage est ma vie et le manque de langage me tue : je veux contraindre la langue à dire ce qu'elle ne sait pas, et qui me manque ; je veux dire comment toucher, comment te toucher, comment tu me touches. Je veux dire quel événement intense a lieu quand seulement nos mains s'effleurent, quand seulement ma main te caresse, quand seulement tu poses ta main sur moi. Je veux arriver à dire que tu es très belle à toucher.

C'est pourtant simple, mais la langue ne s'y prête pas; par pauvreté, faute d'habitude, alors que toucher est l'acte le plus ancien que l'on connaisse. On commence comme ça : avancer les mains, les poser sur ce que l'on désire, sentir la présence réelle sans avoir besoin de voir. Le réel tout entier tient sur le bout du doigt, qui paraît trop petit pour tant de présences; mais il y a un monde sur le bout d'un seul doigt, une foule d'anges peuvent y danser sans jamais se gêner. Je le sais, par le bonheur que j'en éprouve : il y a un monde infini dans cette sensation très simple du toucher, mais je n'ai pas assez de mots. Et pourtant je parle, d'abondance, je sais jacter, pérorer, m'épancher en logorrhées où surnagent des dizaines de mots rares, inconnus, ou même inventés, mais peine perdue : je ne trouve pas le mot qui dirait le contact exact de mes doigts sur ta peau, le mot exact qui dirait la beauté du contact de ta main sur ma main. Tu as de belles épaules, de beaux bras, de belles mains, mais ce n'est pas de leur forme dont je parle : je parle de ce que sentent mes doigts, je parle de ce que je sens en fermant les yeux à l'extrémité de moi, et ceci m'embrase, ceci m'éclaire intérieurement, ceci est très clair, et pourtant je ne sais pas le dire. Les mots y manquent, pour raconter la beauté particulière du toucher; les

mots y manquent pour ce qui tout à la fois m'éblouit et m'éclaire au moment où je te touche.

Voilà : je ne sais pas comment on parle de la beauté qui se perçoit avec les mains. Tout le reste est plus simple. Lorsqu'on voit, on s'émerveille et on dit : tu es belle. Lorsqu'on sent, et que c'est délicieux, on dit : tu sens bon. Lorsque tu parles et que cette musique plaît, on dit : tu as une belle voix. On peut même dire, en promenant la langue sur ta peau : tu as bon goût. On le dit en riant car l'expression est étrange, cela hésite entre compliment mondain et plaisir cannibale. Pour ce qui est du contact, on ne dit rien. On dit timidement que la peau est douce, mais c'est aussi bête que d'admirer une photo parce qu'elle est nette. Te dire que tu as un bon contact est un compliment professionnel : c'est que tu as le lien facile, tu devrais être chargée de clientèle. Et dire que tu as un beau contact signifie à peine plus : tu as une belle âme, il est bon de te fréquenter. Quoi que l'on dise, il n'est toujours pas question de la simple beauté de te toucher.

Je voudrais dire le doux contact, je voudrais dire la beauté tactile, je voudrais dire cette extraordinaire profusion que je sens en fermant les yeux et

en effleurant ta peau ; en la caressant, en la saisissant, en la pétrissant, en m'y incorporant. Les mots me manquent. Il faudrait emprunter des mots qui servent à autre chose, mais quand on parle avec des mots d'emprunt on parle une langue étrangère. On cafouille, on digresse, on se fait comprendre plus ou moins bien par des périphrases ; on en revient à des gestes.

Alors c'est la peinture, cet art que l'on croit visuel, qui m'aidera. Ce sont des images, mais qui emportent plus loin que les images. La peinture est une apparition, une brusque agitation intérieure qui dit plus qu'elle ne montre, et l'œil n'en est que l'auxiliaire ; utile, mais auxiliaire. La peinture sera une forme de périphrase, une série de digressions, chaque tableau sera un miroir ; je trouverai dans la peinture les mots pour dire ce que je ne sais pas dire.

Je m'obstine. Chaque fois que je t'effleure je voudrais dire ta beauté. J'aimerais trouver le mot exact, mais toujours le mot manque pour dire la qualité particulière de la peau de ta main, ou de la peau de ton bras, ou de la peau de ton ventre, aucune peau n'est la même, aucun contact n'est le même, leur beauté est

différente, il faudrait des mots créés de toutes pièces pour en dire toutes les nuances, que je sens si précisément et qui m'enchantent, mais personne ne les comprendrait. Je m'é gare, je m'enchan te, je recom mence. Peut-être n'existe-t-il pas, ce mot exact pour dire chaque contact singulier. Heureusement, car de le trouver me réduirait au silence. Ceci que je sens, ceci que tu es, foisonnant et profond, ne doit pas pouvoir se dire en un seul mot ; mais peut-être le pourrais-je par l'inépuisable flot de phrases, par le souffle du verbe qui enveloppe le corps comme un grand peignoir de soie, flottant et doux, décoré, brodé, merveilleusement accueillant, un beau vêtement fluide laissant passer l'air et la lumière, dissimulant à peine, montrant un peu. Le mot tout seul ne peut pas grand-chose, mais le foisonnement de la phrase s'efforce d'y parvenir. J'effleure encore ta main. Je ressens encore une fois le plaisir intense de la beauté si particulière de ta peau. La vie continue. Je cherche des images.